



FESTIVAL DE CANNES

Trois armoires à glace pleines de grâce

À EUX TROIS, ils pèsent 394 kg, pour 1,85 mètre de haut chacun. Des armoires à glace. Trois piliers de rugby. Trois Océaniens de la communauté wallisienne de Nouméa venus en France renforcer de leur puissance les rangs des clubs français. A côté, Sylvester Stallone ferait figure de squelette. Paki, Mika et Toki. Le Strasbourgeois Sacha Wolff (1,88 m, 120 kg tout de même) en a fait les héros de son premier film, *Mercenaire*, présenté à la Quinzaine des réalisateurs : l'histoire d'un de ces jeunes parti de chez lui pour un club du Sud-Ouest. « Dans le monde du rugby, on dit "les gros" et je trouve ça bien parce que le mot y est noble », dit-il.

Qui a voyagé dans les îles du Pacifique sait combien le gabarit et l'esprit guerrier de ces peuples en font des athlètes redoutables. Et, de fait, que ce soit à l'écran ou sous le soleil cannois, c'est cette force qui d'abord impressionne. On leur parle de ces moments de violence qui d'un seul coup déferlent dans le film entre un air de guitare hawaïenne et une scène bucolique. Ils en rient. « La scène où Paki me roue de coups ? Oh tu sais, ça piquait un peu. Ils

m'avaient mis une protection là... » Toki Pilioko, le plus jeune, 122 kg seulement, qui joue à Aurillac, désigne sa hanche. « ... Mais il me frappait là » : il montre son cou. « Bah, tu sais, quand tu es en colère, tu ne regardes pas où tu tapes », fait remarquer Paki, alias Laurent Pakihivatau, 43 ans, chemise à fleurs et collier traditionnel, aujourd'hui entraîneur d'une petite équipe à Pusignan, dans la banlieue lyonnaise. Il a l'air étonné qu'on s'étonne. « Mais non, je ne faisais pas semblant, j'étais vraiment en colère. Je ne calculais pas les coups. J'ai vécu cette situation, on l'a tous vécue, de se prendre ce putain de tuyau ou cette ceinture. Cette agressivité, elle est dans notre culture. »

« Rien qu'un baiser, c'est tabou »

Vraie plongée dans le monde du rugby – ses fraternités viriles, son business, les pros (les mercenaires) et les amateurs, la tentation du dopage –, le film est avant tout une réflexion sur l'exil et la différence des cultures. « Vous débarquez en métropole, les gens vous parlent en anglais, s'agace Paki. On va tous à l'école. Nous, on nous apprend la Révolution et la géographie de la France.

Alors qu'ici les gens savent où est l'Australie mais pas Wallis ou la Nouvelle-Calédonie... »

Bizarrement, ces grandes brutes qui n'ont peur de rien se regardent avec effroi lorsqu'ils évoquent la sortie du film à Nouméa. « Tu sais, chez nous, quand on regarde un film, rien qu'un kiss, un baiser, c'est tabou. Dans le film, on a des paroles qui peuvent mal passer. Surtout en wallisien. On les aurait dites en français, peut-être... Mais en wallisien, "flûte, mince, crotte...", cela n'existe pas. Par exemple dans la scène dont on parlait, je crie : "Pali"... »

« Pali, cela parle, euh, de la chatte de la femme, le reprend timidement Mika, alias Mikaele Tuugahala, qui jouait au Racing et travaille aujourd'hui dans son centre de formation. Chez nous, on ne parle jamais de sexualité, pas devant les femmes et les enfants, en tout cas. » Sans parler des scènes de sexe ! Les trois hommes avouent avoir hésité avant d'accepter de tourner, puis ils se sont dit que, même s'il est plus facile de faire reculer une mêlée que de défier les tabous, le film pouvait peut-être servir à faire évoluer tout ça. ■

LAURENT CARPENTIER